

Condition humaine / Conditions politiques

Revue internationale d'anthropologie du politique



[Numéros](#)



[Informations sur cette image](#)

Crédits : Riccardo Ciavolella, 2020. Licence : CC BY 4.0.

2 | 2021

[Beyond Political Anthropology](#)

Special Section

Sous la direction de Riccardo Ciavolella, Sabrina Melenotte, Gianfranco Rebutini et Éric Wittersheim

À la Une

RUBRIQUE SPÉCIALE – PENSER LES CATÉGORIES

■ Beyond Political Anthropology

Au-delà de l'anthropologie politique

Más allá de la antropología política

Al di là dell'antropologia politica

Além da antropologia política

Riccardo Ciavolella, Sabrina Melenotte, Gianfranco Rebutini et Éric Wittersheim

[Au-delà de l'anthropologie politique. Introduction](#)

[Beyond Political Anthropology. Introduction](#)

Penser les catégories, réfléchir les pratiques théoriques

Sous la direction de Riccardo Ciavolella, Sabrina Melenotte, Gianfranco Rebutini et Éric Wittersheim

Veena Das

[Concepts of the Political](#)

John Gledhill

[Reflections on the Scope and Practice of Political Anthropology](#)

Margaret Jolly

[Power and the Politics of Anthropology](#)

Silvia Posocco

[Field-defying Political Anthropologies](#)



ISSN électronique 2742-9318

[Plan du site](#) — [Crédits](#) — [Contact](#) — [Politiques de publication](#)

[Conception : Edinum.org](#) — [Édité avec Lodel](#) — [Accès réservé](#)

Condition humaine / Conditions politiques

Revue internationale d'anthropologie du politique



Numéros / 2 | 2021 : Beyond Political Anthropology. / À la Une

Au-delà de l'anthropologie politique. Introduction

Étudier et questionner le pouvoir au ^{xxi}e siècle

Riccardo Ciavolella, Sabrina Melenotte, Gianfranco Rebucini et Éric Wittersheim

[DOI : 10.56698/chcp.566](https://doi.org/10.56698/chcp.566)

Traduction(s) :

[Beyond Political Anthropology. Introduction](#)

[Texte](#) | [Citer cet article](#) | [Auteurs](#)

TEXTE



Il est des moments dans une vie, une génération ou l'histoire d'une civilisation, où l'on a besoin de mots différents pour décrire le monde en mutation, et où les anciens termes ont besoin de nouvelles significations.

La traduction de mots et de mondes : non seulement d'une langue vers une autre, mais aussi d'un monde ancien qui se meurt vers un nouveau monde en devenir. C'est ainsi que Gramsci a défini à merveille ce qu'étaient une « traduction » et une « crise ». Et cela semble décrire parfaitement nos mondes contemporains : la nécessité de traverser ce passage intermédiaire et de se diriger vers un nouvel horizon, d'aller au-delà de la crise économique, au-delà des institutions représentatives traditionnelles et de la gouvernamentalité globale actuelle, au-delà de l'effondrement écologique, et certainement au-delà de la pandémie de Covid-19 qui – comme d'autres crises sanitaires ayant touché (différemment) des régions plus ou moins « chanceuses » – œuvre comme un détecteur de symptômes : elle révèle et approfondit toutes les autres crises, mais n'explique pas toujours leurs racines et leurs causes. À cet endroit précis résident peut-être les objectifs des sciences humaines et sociales, y compris des recherches débattant avec les sciences « naturelles », la littérature et les arts : offrir une pensée « radicale », dans son sens étymologique, c'est-à-dire qui permette de retourner à la racine des causes ; et offrir des inspirations, ainsi que des outils pratiques, pour imaginer et construire cet « au-delà ». Mais comment cela est-il possible si les sciences humaines et sociales sont elles-mêmes considérées comme étant en crise ?

Telle est aussi, plus modestement, la situation de l'anthropologie politique. Les deux mots qui la constituent – « anthropologie » et « politique » – renvoient à des réalités que nous devons de toute urgence reconsidérer : la place de l'humain dans le monde et sa relation à tout le vivant ; la politique comme moyen de construire ce monde commun et de négocier collectivement cette relation, par le consensus ou le dissensus. Lorsque des personnes s'engagent dans quelque projet relatif à l'anthropologie politique (chercheur.e.s, journalistes, mais surtout étudiant.e.s et nouveaux adeptes), elles la considèrent comme un outil extraordinaire pour saisir et interpréter, d'un point de vue situé ou théorique, les différentes crises emboîtées que nous traversons. Pourtant, dans le même temps, nous avons de plus en plus de mal à admettre l'idée d'une anthropologie politique formant une branche disciplinaire distincte, avec toutes les conséquences qu'entraîne une telle conception : une connaissance spécialisée et étroite, à l'opposé d'une approche plus large de la condition humaine et de ses possibilités ; une connaissance dont les racines sont euro-péo-centrées, depuis longtemps dominée par des anthropologues occidentaux et masculins, etc. Nous avons le sentiment d'être depuis longtemps déjà dans l'ère du « post » (postcolonial – ou décolonial – par exemple), et que notre discipline l'est davantage encore quand on pense à certaines traditions anthropologiques non occidentales. Pourtant, l'usage même du préfixe « post » confesse notre difficulté persistante à formuler de

nouveaux paradigmes et de nouvelles pensées qui permettent de dépasser l'« ancien monde » et de faire un saut vers le nouveau. Nous avons encore besoin de trouver, d'élaborer et de développer de nouvelles significations pour notre travail au-delà de ses limites, barrières et frontières, qu'elles soient nationales, culturelles, ethniques, linguistiques, sociales, raciales, « naturelles », ou autres, avec tout ce que cela implique sur le plan méthodologique et épistémologique.

C'est pourquoi nous avons souhaité, pour commencer, demander simplement « qu'entendez-vous par *anthropologie politique* ? » à certain.e.s des chercheur.e.s et intellectuel.le.s les plus influent.e.s dans ce domaine : Veena Das, John Gledhill, Margaret Jolly et Silvia Posocco. Nous avons pris le risque de leur poser des questions à première vue élémentaires, et même de les provoquer un peu en tenant naïvement pour acquis que ce que l'on appelle « anthropologie politique » existe réellement. Il et elles ont tous réagi en refusant l'idée qu'une tribu d'expert.e.s appartenant à une branche disciplinaire du xx^e siècle puisse demeurer inchangée, ou même avoir un sens aujourd'hui ; et ce n'était que le point de départ de réponses incroyablement riches, pleines d'intuitions émergeant de l'anthropologie politique et allant au-delà de celle-ci, la définissant à la fois comme expérience individuelle et comme bagage commun (et global) pour l'avenir. Nous avons été frappé.e.s par le fait que, malgré les différences de trajectoires personnelles ou de contextes théoriques et culturels, les quatre anthropologues interrogé.e.s aient tant de convictions communes sur « l'anthropologie politique » : la nécessité de décroiser définitivement les disciplines, en développant un concept de politique qui aille bien au-delà de toute idée européo-centrée, philosophique ou juridique, d'institution ou d'autorité ; la nécessité d'intégrer absolument tous les tournants critiques des dernières décennies, et même de revenir aux textes et aux concepts fondateurs de la discipline pour les discuter sérieusement ; la nécessité de contourner les frontières entre les « aires culturelles » classiques tout en privilégiant une perspective ancrée, située et inductive de la pensée anthropologique ; celle, enfin, de penser « la science » comme inévitablement incarnée dans la trajectoire personnelle de l'anthropologue et dans les contextes sociaux, culturels et politiques des personnes rencontrées sur le terrain, de relier inextricablement la connaissance à l'expérience de l'altérité et à un engagement existentiel dans le monde (militant, intellectuel, artistique, émotionnel, etc.) qui est, en définitive, une manière *politique* de faire de l'anthropologie.

5

L'anthropologue indienne Veena Das (Johns Hopkins University) ouvre cette série de quatre entretiens par une mise en garde contre les écueils menaçant la production d'un savoir qui évacue les questions politiques (et coloniales) contemporaines. Elle s'étonne de la résurgence, notamment dans les études économiques et sécuritaires, de la division canonique entre sociétés sans État (ou segmentaires) et sociétés dont l'autorité est centralisée, qui ne tient pas compte des nombreuses critiques adressées à ceux que l'on a longtemps considérés comme les « pères fondateurs » de l'anthropologie politique. Veena Das met en évidence l'utilisation problématique de ces vieilles catégories à travers une étude de cas spécifique, qu'elle réfute en montrant les conséquences épistémologiques et politiques majeures de telles interprétations : pour expliquer les conflits contemporains en Afrique, ces analyses soutiennent en effet que les groupes ethniques reposent sur une parenté plus forte, et que les sociétés fondées sur une structure lignagère segmentaire seraient plus sujettes aux conflits que celles qui en sont dépourvues, évacuant totalement le rôle de l'État (colonial) dans ces violences. Ainsi, Das nous invite à la fois à porter un regard critique salutaire sur les fondements de la discipline et à « descendre dans l'ordinaire » afin de préférer l'observation empirique à l'utilisation d'hypothèses erronées.

John Gledhill (University of Manchester) est sans doute l'une des figures les plus marquantes de l'anthropologie politique, tant en raison de ses recherches ethnographiques sur les différentes formes de résistance et les mouvements sociaux en Amérique latine (notamment au Brésil et au Mexique), que de sa contribution à une théorie critique du politique dans un monde globalisé. Professeur émérite à l'Université de Manchester, l'un des centres qui ont vu naître et se développer l'anthropologie politique, il a joué un rôle considérable dans le renouvellement de la discipline et la réflexion critique sur sa trajectoire et ses évolutions, notamment en faisant paraître certains des ouvrages les plus importants pour les étudiants comme pour les chercheurs. Sa contribution à ce dossier retrace les transformations de l'anthropologie politique au cours des dernières décennies à travers son itinéraire personnel, en mettant en évidence les nouvelles orientations qui permettent de dépasser les héritages coloniaux et d'intégrer des perspectives critiques et un engagement intellectuel auprès des mouvements sociaux.

Figure de proue du monde universitaire australien et spécialiste mondialement reconnue de l'Océanie, Margaret Jolly (Australian National University) a vu, au cours d'un demi-siècle de carrière, sa discipline évoluer d'un simple intérêt pour l'« anthropologie des femmes » vers un champ intellectuel où les études de genre et les approches postcoloniales ont remodelé la signification même de l'« anthropologie politique », voire de l'anthropologie dans son ensemble. Une évolution que Margaret Jolly a fait plus qu'accompagner, à la fois par ses écrits et par son investissement pédagogique à la Research School of Pacific Studies puis au Gender Institute qu'elle a longtemps dirigé à Canberra. Son témoignage, mêlant éclairages historiques et anecdotes personnelles, apparaît comme un voyage à travers le monde contemporain, celui d'une femme qui a toujours été une chercheuse et une citoyenne engagée dans les combats de son temps.

Silvia Posocco (Birkbeck, University of London) appartient déjà à cette génération d'anthropologues pour qui la critique des biais et des centrismes est intégrée de longue date. Son expérience de chercheuse sur des terrains particulièrement éprouvants et/ou engageants lui permet d'envisager un retour sans concession sur les fondements mêmes de ce que signifie faire de l'anthropologie politique politisée et de la politique de l'anthropologie. Celle-ci est certainement une aventure collective plutôt que personnelle. Ainsi, Posocco nous livre un compte rendu fascinant des collaborations intellectuelles et humaines qui ont façonné sa riche production anthropologique, sur des thèmes en apparence aussi divers que la violence politique, le génocide, le travail reproductif et la parenté *queer*, le racisme bio- et nécro-politique et la décolonisation des sexualités, mais qui ont tous en commun son attention pour les « passions contre-, trans- et dés-identificatoires du travail de recherche *défiant le terrain* ».

9

À en juger par les réponses de nos invité.e.s, nous pourrions soutenir que, si notre interrogation centrale – « qu'entendez-vous par *anthropologie politique* ? » – était naïve, faire preuve de naïveté est parfois louable. Afin de permettre au lecteur d'apprécier le débat que nous voulions susciter, nous transcrivons ci-dessous l'ensemble des questions que nous leur avons posées. Néanmoins, nous avons laissé aux quatre contributeur.e.s une grande marge de manœuvre dans la construction de leurs réflexions, et il et elles ont pris (et revendiqué) encore plus de liberté. Nous leur sommes immensément reconnaissant.e.s de cette « indiscipline ».

10

I. Définition

11 *Qu'est-ce que l'anthropologie politique pour vous ? Comment comprenez-vous à la fois l'anthropologie et la (ou le) politique : qu'est-ce que la (ou le) politique et que signifie l'anthropologie pour vous ?*

12

II. Héritages

13 *Vos recherches en anthropologie politique se rattachent-elles volontairement, ou au contraire, rompent-elles avec une ou plusieurs traditions disciplinaires (en tant que lieux d'enseignement, de travail et de réalisation du travail de terrain) ?*

14

III. Contextes et terrains

15 *Comment le contexte spécifique (politique et disciplinaire) de votre travail de terrain façonne-t-il votre propre approche de l'anthropologie politique que vous menez ?*

16

IV. Rôle

17 *Quel est, selon vous, le rôle de l'anthropologue politique tant dans le débat public qu'intellectuel ?*

18 *Quelles sont les « sollicitations du présent » (régimes autoritaires, répressions, révoltes ou révolutions, émeutes, mobilisations sociales et protestations, etc.) qui rendent l'anthropologie politique importante pour nos sociétés contemporaines ? Comment le présent affecte-t-il ou perturbe-t-il la recherche, les méthodologies, les engagements, les interprétations et les théories ?*

19 *Comment vous positionnez-vous par rapport à l'engagement et aux transformations politiques ? Trouvez-vous nécessaire ou inévitable un dialogue avec les mouvements sociaux ? Si oui, pourquoi et dans quel but ?*

CITER CET ARTICLE



Référence électronique

Riccardo Ciavolella, Sabrina Melenotte, Gianfranco Rebucini et Éric Wittersheim, « Au-delà de l'anthropologie politique. Introduction », *Condition humaine / Conditions politiques* [En ligne], 2 | 2021, mis en ligne le 20 juin 2021, consulté le 29 octobre 2025. URL : <http://revues.mshparisnord.fr/chcp/index.php?id=566>

AUTEURS



Riccardo Ciavolella

Riccardo Ciavolella est chercheur CNRS, membre de l'Institut interdisciplinaire d'anthropologie du contemporain, UMR 8177 du CNRS et de l'EHESS, où il enseigne l'anthropologie du politique. Son travail interroge l'émergence du politique et l'imagination de possibles dans les marges et les fins des mondes, en Afrique comme en Europe. Auteur d'ouvrages et articles ethnographiques et théoriques, il a publié entre autres des monographies sur le politique aux marges en Afrique de l'Ouest (Karthala, 2010), le manuel *Introduction à l'anthropologie du politique* (De Boeck, 2016, avec Éric Wittersheim) et l'essai *L'ethnologue et le peuple* (Mimésis, 2020) sur les liens entre anthropologie et Résistance à partir de l'expérience d'Ernesto de Martino. En parallèle de son écriture théorique, il expérimente d'autres langages, surtout littéraires, influencés par l'imagination anthropologique.

Riccardo Ciavolella is a CNRS researcher and member of the Institut interdisciplinaire d'anthropologie du contemporain at the EHESS in Paris, where he teaches political anthropology. His work focuses on the emergence of politics and the imagination of other possibilities in the margins and the ends of worlds, especially in Africa and

Europe. He is the author of ethnographic and theoretical books and articles such as, among others, monographs on politics at the margins in West Africa (Karthala, 2010), an *Introduction to the Anthropology of Politics* (De Boeck, 2016, with Éric Wittersheim) and the essay *L'ethnologue et le peuple* (Mimésis, 2020) on the links between anthropology and the Resistance based on the experience of Ernesto de Martino. In parallel to his theoretical writing, he experiments other languages, especially literary ones, influenced by the anthropological imagination.

Articles du même auteur

[Les espaces pluriels d'une revue d'anthropologie du politique](#)

Paru dans *Condition humaine / Conditions politiques*, [5 | 2023](#)

[David Graeber \(1961-2020\)](#)

Paru dans *Condition humaine / Conditions politiques*, [1 | 2020](#)

[Les deux Gramsci de l'anthropologie politique](#)

Paru dans *Condition humaine / Conditions politiques*, [1 | 2020](#)

Sabrina Melenotte

Sabrina Melenotte est chargée de recherche à l'Institut de recherche pour le développement (IRD), affiliée à l'Unité de recherche Migrations et Sociétés (URMIS), co-rédactrice en chef de la revue *Condition humaine / Conditions politiques. Revue internationale d'anthropologie du politique* et membre du comité de rédaction de la revue *Violence. An International Journal*. Après une recherche doctorale sur le conflit armé au Chiapas (Mexique), elle mène ses recherches actuelles sur les personnes disparues et le gouvernement des morts au Mexique comme autant d'expressions politiques, sociales et culturelles mises en œuvre pour faire face à la violence extrême et massive en cours. Elle a récemment publié : « Des morts qui dérangent. Espaces clandestins de la disparition et nécropouvoir au Mexique », *Cultures & Conflits*, vol. 1, n° 121, 2021, p. 51-72 ; « Sur les traces des disparus au Mexique », *Ethnologie française*, vol. 50, n° 2, 2020, p. 345-360 ; et elle dirige actuellement le Mook *Le Mexique. Une terre de disparu.e.s*.

Sabrina Melenotte is a research fellow at the Research Institute for Development (IRD), member of the Migrations and Societies Research Unit (URMIS), Co-Editor in Chief of the review *Condition humaine / Conditions politiques. Revue internationale d'anthropologie du politique* and member of the Editorial Board of the review *Violence. An International Journal*. After a doctoral research on the armed conflict in Chiapas (Mexico), she conducts her current research on the disappeared and the government of the dead in Mexico as political, social, and cultural expressions that are implemented to cope with the ongoing, extreme and massive violence. She has recently published: "Des morts qui dérangent. Espaces clandestins de la disparition et nécropouvoir au Mexique", *Cultures & Conflits*, vol. 1, no. 121, 2021, p. 51-72; "Sur les traces des disparus au Mexique", *Ethnologie française*, vol. 50, no. 2, 2020, p. 345-360; and she currently directs the Mook *Mexico. A Land of the Missing*.

Articles du même auteur

[Paysages politiques de la disparition. Introduction](#)

Paru dans *Condition humaine / Conditions politiques*, [3 | 2022](#)

Gianfranco Rebutini

Gianfranco Rebutini, anthropologue, est chargé de recherche au CNRS et co-directeur de l'IAC (CNRS/EHESS). Il s'intéresse tout particulièrement aux enjeux politiques des masculinités au Maghreb et en Europe. Ses recherches actuelles portent sur les nouvelles formes de mobilisations politiques autonomes queer en France et en Italie. Il se consacre également à une réflexion autour des perspectives critiques du marxisme contemporain et de ses connexions avec les théories queer. Il a notamment participé à l'élaboration scientifique et à l'édition de l'*Encyclopédie critique du genre* ([2016] 2021) et à la publication du numéro spécial de la revue *Genre, sexualité et société* intitulé « Hégémonie » (2015).

Gianfranco Rebutini is an anthropologist at the CNRS and co-director of the IAC (CNRS/EHESS). He is particularly interested in the political issues of masculinities in the Maghreb and in Europe. His current research focuses on new forms of queer autonomous political mobilizations in France and Italy. He is also engaged in a reflection on the critical perspectives of contemporary Marxism and its connections with Queer Theories. He participated among others things in the scientific elaboration and edition of the *Encyclopédie critique du genre* ([2016] 2021) and in the publication of the special issue of the journal *Genre, sexualité et société* « Hégémonie » (2015).

Articles du même auteur

[Les espaces pluriels d'une revue d'anthropologie du politique](#)

Paru dans *Condition humaine / Conditions politiques*, [5 | 2023](#)

Éric Wittersheim

Éric Wittersheim, né en 1971, est anthropologue, cinéaste et traducteur. Spécialiste de l'État dans le Pacifique Sud, il étudie l'évolution des utopies politiques sur la longue durée. Maître de conférences à l'EHESS depuis 2011, ancien directeur de l'IRIS (Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux), il a également enseigné à l'INALCO et été Research Fellow au East-West Center (Université de Hawaï'i, USA).

Éric Wittersheim, born in 1971 is anthropologist, filmmaker and translator. His research focus on the state in the South Pacific, as well as the evolution of political utopia on the long run. Associate professor at EHESS, where he was director of IRIS (Institut de recherche interdisciplinaire sur les enjeux sociaux), he has also taught at INALCO and been a Research Fellow at the East-West Center (Université of Hawai'i, USA).

Articles du même auteur

[Les espaces pluriels d'une revue d'anthropologie du politique](#)

Paru dans *Condition humaine / Conditions politiques*, [5 | 2023](#)

Numéros / [2 | 2021](#) : Beyond Political Anthropology / [À la Une](#)



ISSN électronique 2742-9318

[Plan du site](#) — [Crédits](#) — [Contact](#) — [Politiques de publication](#)

[Conception : Edinum.org](#) — [Édité avec Lodel](#) — [Accès réservé](#)